#### **Patrick LAUDET**

Diacre et père de famille, longtemps professeur de khâgne au Lycée du Parc à Lyon, Patrick LAUDET est depuis 2008 inspecteur général de l'éducation nationale Lettres Théâtre Cinéma

# L'heureux temps des baisers de cinéma

Dès l'origine pourtant, il était là. Significativement, il figurait déjà sur les fonts baptismaux du 7<sup>ème</sup> art, comme pour dire avec force qu'il n'était pas qu'un thème occasionnel, ni un motif accidentel voué un jour à la désuétude. Au catalogue des films qui, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, feront à jamais l'histoire du Cinéma, il ne manque pas d'inscrire emblématiquement et parmi les premiers, sa marque indélébile, sa place centrale.

Les Frères Lumière viennent juste d'inventer le cinématographe. On est en 1895. On découvre alors émerveillé le surgissement d'une locomotive qui entre en gare de La Ciotat. On se laisse d'abord surprendre par le mouvement magique d'une sortie d'usine d'ouvriers empressés. Mais passées ces toutes premières expériences visuelles et leur effet insolite, il fallait en arriver au vrai sujet, au seul sujet du cinéma. *The Kiss (Le Baiser)*.

Pour la première fois, sur grand écran, sous les yeux ébahis des spectateurs, un homme et une femme s'embrassent. Savaient-ils qu'à la tendresse innocente et presque encore maladroite de ce tout premier baiser qu'ils se « donnaient » sur la pellicule, ils allaient donner une incroyable descendance? On est en 1896. Devant la caméra, John C. Rice posa alors ses lèvres sur celles de May Irwin. Le baiser de Cinéma venait de naître.

On connaît la suite. Chacun a celui qu'il préfère en mémoire. Certains même sont devenus mythiques. Arrêt sur image redoutablement efficace, l'affiche du film accuse quelquefois le chromo, redoublant ainsi la fascination et fixant durablement dans l'œil le souvenir ému. Ainsi de Vivien Leigh ployant à jamais sous la saisie virile de Clark Gable dans *Autant en emporte le vent*. Lequel est le vôtre? Déborah Kerr s'abandonnant aux lèvres de Burt Lancaster dans *Tant qu'il y aura des hommes*? Humphrey Bogart cueillant successivement, et pour n'en citer que quelques unes, la bouche d'Ingrid Bergman dans *Casablanca*, celle de Mary Astor dans *Le Faucon maltais* ou celle de Lauren Bacall dans *Le Port de l'angoisse*? Gene Kelly donnant un baiser théâtral sous le soleil triomphal du final inoubliable de *Chantons sous la pluie*, ou Grace Kelly laissant tomber ses lèvres de rêve sur le visage encore un peu endormi de James Stewart dans *Fenêtre sur cour*?

Tant d'autres encore qui, montés bout à bout, feraient à eux seuls se dérouler toute la mémoire du cinéma... Naguère d'ailleurs, le générique d'une regrettée émission qui lui était consacrée s'était plu à cet émouvant défilé, s'amusant, par substitution progressive d'un des deux visages des amants, à un mémorable fondu enchaîné de cet interminable lèvres à lèvres, capable à lui seul de si bien résumer toute l'histoire du Cinéma.



### Le règlement d'Hollywood

Toute l'histoire du cinéma? Des années 30 à la fin des années 60, il est vrai qu'Hollywood n'a peut-être pas eu d'autres sujets ni d'autres projets. De film en film, les grands studios ont-ils fait autre chose que rêver l'amour ou le sublimer? À tel point que dans les années 50, le fabriquant américain d'un chewing-gum mentholé propre à rafraîchir l'haleine n'a pas eu beaucoup à réfléchir pour adopter le nom d' « Hollywood » et tirer ainsi le meilleur profit d'une association d'idées très immédiate dans l'imaginaire amoureux et cinéphilique.

Le baiser de cinéma, son surgissement attendu, parfois savamment retardé ou subtilement empêché, sa chaste mais tendre chorégraphie visuelle, étaient alors devenus la figure imposée de tout grand film digne ce nom. La caméra était alors capable de tourner autour du baiser et des amants jusqu'au vertige! De la quête amoureuse, le baiser de cinéma dit l'acmé, il signe le point d'orgue. Le reste bien sûr, était toujours hors champ. En ce temps-là, il s'agissait seulement de montrer le désir, jamais sa consommation devant la caméra. Puissamment métonymique, le baiser à lui seul exprime la totalité de l'étreinte, se chargeant du coup de son intensité érotique.

On n'avait d'ailleurs pas le choix! Car les scènes d'amour étaient soigneusement encadrées par un code moral qui dictait pour tout Hollywood les limites de la bonne conduite. Baptisé du nom du sénateur qui en fut l'instigateur, le code Hays fixa en effet les règles des représentations de l'amour à l'écran. Proscrite bien sûr, toute figuration un peu crue de l'acte amoureux, de sa violence, de sa lascivité.

Le baiser lui-même avait sa longueur maximum, et la bonne morale voulait que les comédiens ne s'embrassent pas vraiment, décalant le baiser sur le dessus ou le dessous des lèvres, ou, technique plus exigeante et périlleuse, y glissant un doigt protecteur! Dans *Les* 

*Enchaînés*, comme il le confiera à François Truffaut, Hitchcock, rusant avec la règle, s'est ainsi amusé à réussir alors le plus long baiser du cinéma, n'en déplaise à Cary Grant et Ingrid Bergman qui d'après le réalisateur lui-même « ont détesté faire ça ».

Mimant l'étreinte amoureuse, le baiser hollywoodien n'en était d'ailleurs pas que la métonymie, parent pauvre mais dûment autorisé du rapport sexuel. Il en disait aussi la promesse, en rêvait la survenue, il goûtait ainsi l'art d'en différer l'accomplissement. Il en était donc aussi la métaphore, postulant dans celui des lèvres l'accord parfait des corps. Il parlait alors d'un monde où les amants s'envisagent avant de s'embrasser, d'un monde où l'esprit parfois vient habiter la chair, d'un temps où l'ordinaire se retire, l'espace d'un baiser, pour laisser à l'éternité d'y inscrire, au moins sur la pellicule, sa marque ou sa promesse.

#### La fin des illusions

« Un jour mon prince viendra », chantait innocemment *Blanche Neige* dès 1937, dans l'attente du baiser inoubliable... Quelques années plus tard, en 1950, avec Cendrillon au bras du prince, Walt Disney reprit une nouvelle fois, du baiser de rêve, les arabesques merveilleuses (mais peut-être déjà crépusculaires). Nous étions encore au bal et la valse de nos illusions hollywoodiennes battait son plein. Mais à l'horloge du réel, les douze coups de minuit sonnèrent bien vite et la magie s'arrêta!

En hâte (une bonne décennie), il nous fallut dégringoler les marches et retrouver la réalité bien crue de nos misérables chaumières... Finies les illusions pour jeune fille rêveuse! Tout cela n'était donc qu'artifice et mensonge. Le réel, même amoureux, il nous fallut l'apprendre à nos dépens, était d'une tout autre pâte! Après avoir trop langoureusement fermé les paupières sur les promesses fallacieuses du sacro-saint baiser amoureux, il s'agissait d'ouvrir enfin les yeux!

Ici comme ailleurs, vint le temps du soupçon et de la « déconstruction ». Dégrisés des romances à l'eau de rose qui nous avaient coupablement enivrés, nous devions maintenant nous résigner, et nous rendre à l'évidence, au risque de reléguer à jamais au rayon du chichi sentimental nos trop mythiques « baisers de cinéma ». Pour dessiller irrémédiablement nos grands yeux innocents (l'étaient-ils?), de grands savants nous firent voir enfin ce que cachaient toutes nos scènes d'anthologie, devenues suspectes.

Par leur répétition infinie, ces passages trop cultes, ces baisers en gros plan, visage à visage, bouche contre bouche et musique choisie nous assujettissaient en vérité à une normalité à laquelle nous avions fini par nous identifier inconsciemment. Il fallut bien nous rendre soudain à l'évidence, et sortir de l'enfance d'une réception trop naïve : les thèmes du cinéma, ses modèles, ses genres, ses vedettes étaient donc au service du pouvoir!

Pas seulement parce qu'ils dépendaient financièrement de la machine financière qui produisait les films, mais d'abord et surtout parce qu'ils participaient à l'élaboration sournoise de modèles culturels contre la diffusion normative desquels il fallait désormais entrer en résistance. Le « baiser de cinéma » pouvait certes prendre place dans l'histoire du cinéma, quitte à en devenir l'emblème, et même entrer au patrimoine de l'humanité, mais à condition de ne figurer qu'un passé bien révolu, à condition que le spectateur postmoderne censé plus malin que ses prédécesseurs n'y croie surtout plus, qu'il ne soit surtout pas dupe.

Aux assises des contestations féministes et des *gender studies*, comparut alors l'innocent « baiser hollywoodien » ou prétendu tel, démasqué enfin comme expression privilégiée du machisme occidental. Ce qui nous avait pourtant semblé au fond si naturel dans tant d'artifice hollywoodien n'était donc marqué que par un ensemble de normes et de conventions dont il nous fallait d'urgence prendre conscience? Par combien de baisers trop blancs, trop beaux, éclatant de propreté et hétéro-sexués, nos yeux de spectateurs sans vigilance avaient-il été assujettis à la norme amoureuse occidentale?

Dessillés par tant de prévenance, on n'a alors pas voulu être en reste. On a tenu à montrer qu'on n'était pas bégueule. On s'est donc mis à la page. En bons spectateurs bénévoles, et sans trop discuter, on a ainsi bien voulu faire entrer aussi au panthéon de nos baisers préférés ceux moins normés de *Brokeback mountain* ou de *Mulholland drive*. On a promis de ne plus se laisser avoir par le baiser vraiment trop kitsch de Léonardo di Caprio et Kate Winslet à la proue très romantique du Titanic. On l'a donc regardé de loin, au second degré, avec la bonne distance et suffisamment d'ironie. Et pourtant?

## Déniaisés mais nostalgiques

Et pourtant? Nous ne nous faisons désormais plus guère avoir par les « baisers de cinéma » et leur charme discret, leur charme désuet. C'est vrai qu'il faut bigrement s'illusionner sur son prochain pour avoir envie de l'embrasser comme au cinéma, cinéma qui s'était fait, on en convient volontiers, le complice d'une belle illusion! Mais tandis que nous réussissions peu à peu à nous déniaiser, la pornographie elle envahissait inexorablement tous nos écrans, et peut-être nos imaginaires. La baise, il faut bien le constater aujourd'hui, a partout remplacé le baiser.

Dans la plupart des films, la caresse surannée des lèvres a laissé place à l'entredévoration implacable des prédateurs du sexe. On ne s'embrasse plus, on se « prend », sans autre forme de procès. Même à Hollywood, la sublimation a laissé place libre à la compulsion. On y a sans doute gagné en vérité, quoique... Dans le récent film d'Audiard *De Rouille et d'os*, on s'essaie d'abord à la baise, mais quand on trouve le chemin du cœur, on retrouve curieusement la possibilité du baiser sur la bouche. La grande époque des Greta Garbo, Marlène Dietrich et Ava Gardner, qui crevaient l'écran mais n'en descendaient guère, est certes bien révolue. Les tops modèles ont désormais chassé les stars, les bombes sexuelles ont remisé les actrices au Musée Grévin. Signes des temps: Jennifer Lopez aurait, dit-on, assuré ses fesses et Dolly Parton ses seins. On sait que Fred Astaire avait fait assurer ses jambes, mais ni Anita Ekberg ni Lana Turner n'avaient pensé à assurer leurs lèvres...

Au milieu de la pornographie assenée et générale, on en viendrait parfois à regretter la « touche » ancienne du baiser hollywoodien, où le contact des lèvres promettait le tact d'une étreinte, assurait de sa possibilité. Pris de nostalgie, on pense alors à la toute dernière scène de *Cinéma Paradiso*, où le petit garçon devenu grand (admirable Jacques Perrin) découvre avec émotion la bobine des séquences de baisers de cinéma, autrefois coupés à la demande du curé par son vieux complice et maître Alfredo, montés et laissés pour lui comme un testament. *FINE*, lit-on sur la dernière image. En effet, c'en est bien fini, et pour toujours, des « baisers de cinéma »!

Revenons pourtant une dernière fois à *Cendrillon*. Après minuit, quand cesse toute magie et que le bal hollywoodien s'en est allé, quand les carrosses de l'illusion redeviennent citrouilles et les robes merveilleuses guenilles, pourquoi donc les pantoufles de verre, elles, restent-elles intactes? Anomalie du sortilège, ou cohérence profonde du conte? C'est que du merveilleux, à l'état de trace, il nous restera toujours en possession *quelque chose*.

Quelque chose pour attester, mystérieusement, que le désenchantement n'était jamais total. Comme s'il fallait que, du monde de l'illusion à celui de la réalité, pour en attester l'absolue et incontestable vérité, passe un symbole. Un symbole fragile, qui peut se briser si l'on n'en prend pas soin. Un symbole lumineux pour permettre, le moment venu, de réenchanter la réalité. Des chaussures bien sûr, pour qu'à tous les coups, ça « marche »!

À quoi bon aujourd'hui tous ces baisers de cinéma? Puissent-ils nous rester entre les mains comme les pantoufles de verre de Cendrillon, gages que, en dépit de tout, la baise ne sera jamais le tout de l'amour. Puissent-ils témoigner qu'au cinéma comme dans la vie, il ne s'agit pas seulement de « prendre son pied », mais, le temps d'une valse ou d'un baiser, de l'*ajuster* à la bonne chaussure et à la bonne pointure de l'autre. De l'ajuster à sa bouleversante rencontre

**Patrick LAUDET**